

Un émoi au palais

Michel Saucier

Numéro 56, printemps 1993

L'offrande des vivants

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15030ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Saucier, M. (1993). Un émoi au palais. *Moebius*, (56), 111–112.

UN ÉMOI AU PALAIS

Michel Saucier

La princesse Théodora se promenait, insouciant et riieuse, dans les jardins du palais impérial, accompagnée du grand-duc Boris et du chambellan Wang. Ce dernier, auparavant eunuque à la cour impériale de Chine, avait été entraîné à Saint-Pétersbourg par les hasards de la guerre et une opération au foie. Il avait été remarqué par le tsar, car c'est lui qui avait ouvert le premier «take-out» chinois entre l'Oural et Varsovie. Les courtisans s'arrachaient littéralement ses rouleaux impériaux arrosés d'une sauce aigre-douce. Le grand-duc Boris, lui, avait guerroyé durant de longues années dans les steppes brûlantes de l'Asie centrale. Vêtu de son uniforme chamarré de Grand Officier de l'Ordre de Saint-Vladimir, il avait hissé la bannière impériale sur les coupoles turquoise de Samarkand et de Boukhara, et obtenu la soumission de vingt-deux émirs, de neuf sultans et de dix-huit khans. Leurs têtes momifiées faisaient courir dans le salon du grand-duc toutes les grandes dames de la société pétersbourgeoise. Elles étaient surtout fascinées par la réputation de thaumaturge et de chaman, et également de vieux satyre, que s'était acquise le grand-duc au terme des huit années qu'il avait passées dans les forêts sibériennes au milieu des tribus tchouktches et samoyèdes. Parti vers ces régions lointaines grâce à une bourse d'études ethnologiques de l'Académie des Sciences, il s'était pénétré, dans les campements perdus au milieu de l'immense taïga, des plus vieilles traditions de sorcellerie de ces primitifs. Âgé maintenant de quatre-vingt-dix-huit ans, il consacrait ses

dernières années à son rôle de conseiller particulier du tsar, ainsi qu'à celui de bonniche d'enfant. Lorsque la vieille Olga était retenue au lit par son rhumatisme, il devait veiller sur la sécurité de la plus jeune fille de l'empereur, Théodora, celle que son père appelait affectueusement sa «poupoune» et à laquelle il vouait une dévotion presque aveugle.

Pourtant, dans le jardin paradisiaque de Tsarkoïe Selo, qui n'était troublé que par le vol des papillons au milieu des tulipes et des chrysanthèmes, le danger rôdait. Dans un bosquet, trois desperados bolcheviks – Lénine, Staline et Trotski – étaient tapis et s'apprêtaient à fondre sur le groupe sans défense qui s'avançait dans l'allée centrale. Leur plan diabolique consistait à kidnapper la fillette innocente afin de déstabiliser l'ordre bourgeois et de hâter la révolution prolétarienne. Toutefois, ce plan fut déjoué, car l'un des conspirateurs (les historiens n'arrivent pas à déterminer s'il s'agissait de Staline ou de Trotski) éternua bruyamment, sans doute sous l'effet du dense pollen qui émanait des massifs fleuris du jardin. Ainsi piteusement débusqués, les bolcheviks sanguinaires décampèrent sans demander leur reste. Le grand-duc Boris aperçut alors les trois formes noires qui fonçaient à travers les bouleaux. Les poils de sa barbe blanche se raidirent aussitôt, comme c'était la règle chaque fois que le grand-duc laissait libre cours à ses pouvoirs chamaniques : fixant de ses yeux les trois misérables, il les transforma instantanément en souris, dont les couinements affolés pouvaient être distinctement perçus par une oreille attentive. Le grand-duc régla définitivement le compte des trois souris en faisant apparaître au milieu des buissons ses deux alliés du monde félin – Glasnost et Perestroïka –, qui se mirent presto à la poursuite des révolutionnaires trotte-menu et les croquèrent avec une évidente satisfaction. Tout Saint-Pétersbourg allait bientôt célébrer les louanges du grand-duc, et des nuées de nobles dames se presseraient, le regard allumé, dans le salon du mystérieux vieillard.